

INTRODUCTION

Dans la préface à l'œuvre de Daniel Racine, consacrée à Damas, Senghor, alors président du Sénégal, affirmait ceci :

Au demeurant, nous étions les premiers à nous étonner, Aimé Césaire et moi, que parmi les nombreuses thèses qui avaient été écrites ou qui se préparaient sur les premiers écrivains du mouvement de la Négritude, il y en eût si peu sur Léon-Gontran Damas : sur le plus nègre des poètes francophone. (L.-G. Damas, L'homme et l'œuvre, p. 13).

C'était en 1983. Il y a de cela vingt-six ans. Les choses ont-elles changé ?

Quand on a parcouru les bases de données informatiques – qu'il s'agisse de celle de la Bibliothèque nationale de France, ou Francis et MLA (Modern Language Association), pour des données plus récentes, quand on a refermé les cinq volumes de la *Bibliographie de la littérature française moderne* de René Rancœur (Armand-Colin, 1964-1968) etc., une seule réponse s'impose : les choses n'ont guère changé. On repart même avec l'impression qu'étudier Césaire ou Senghor aujourd'hui, c'est courir le risque soit de répéter, soit de plagier d'autres chercheurs ou de n'apporter à leurs travaux qu'un complément convenu ; on repart surtout avec la conviction que sur Damas, par contre, tout ou presque reste à faire, pour peu que l'on veuille évidemment sortir des sentiers battus et bien battus pour enfileur un pertuis : une aventure intellectuelle, pour tout dire. Chiffres à l'appui, on peut affirmer que la carence d'études sur Damas par rapport à Senghor et Césaire dans le monde francophone (la France en tête) tout au moins, est fort significative. En effet, les chiffres disponibles dans le catalogue informatique de la Bibliothèque nationale de France (consultation en septembre 2007) sont sans appel : 8 documents imprimés (thèses et ouvrages) sur Damas, 95 sur Césaire et 119 sur Senghor. L'ABES, système universitaire de documentation, à notre avis bien incomplet, mentionne les résultats suivants entre 1972 et 2007 : 12 mémoires ou thèses sur Senghor, 19 sur Césaire et 3 sur Damas. Quels que soient les catalogues consultés (Francis ou MLA), tous les chercheurs – et les contributions en deuxième partie en témoignent – arrivent aux mêmes constats : Senghor et Césaire d'abord, Damas ensuite et loin derrière !

Les hypothèses avancées par les uns et les autres pour l'expliquer ne sont ni exhaustives ni dogmatiques. Elles sont donc discutables, nous en convenons ! Cependant, considérées globalement, elles apportent un éclairage non négligeable sur l'homme et sa réception. Elles sont imputables tantôt au pays d'origine de Damas, tantôt à la personnalité de l'auteur, tantôt encore au rôle de ses compatriotes qui ne semblent pas lui avoir accordé toute son importance et enfin, à l'écriture même du poète :

1 : au pays d'origine de Damas, la Guyane, dont l'image dans la littérature et la pensée françaises jusqu'à une époque très récente, est, pour le moins, marquée d'une

série de stéréotypes : « pays du bagne », « terre de la grande punition », « la grande géhenne », « le cimetière des Européens », « l'enfer vert »... Et donc, tout ce qui vient de là n'intéresse personne ou pas grand monde.

2 : à son engagement, au verbe violent, à sa poésie provocatrice. Damas, aux yeux du pouvoir français, dans les années 1930-1940, est considéré comme un agent subversif. Il a en payé le prix afférent. En effet, il est le seul, parmi ses camarades de combat, à avoir connu la censure et les ennuis politiques. *Pigments*, censuré et indisponible jusqu'à la réédition en 1966, soit 25 ans ; des centaines d'exemplaires de *Retour de Guyane* ont été brûlées par l'administration coloniale pour empêcher sa diffusion en Guyane. L'ouvrage est resté longtemps indisponible. Les « ennuis politiques » dont parle Kesteloot (*Anthologie*, p. 87) et que le poète lui-même évoque dans *Back-Label* (p.28-29) peuvent en témoigner :

malgré les visites à domicile
 malgré les rafles
 malgré les flics
 malgré les fouilles
 malgré la meute de chiens dressés au flair de ses pigments
 ...
 malgré l'interdit qui suspend sa plume

3. D'aucuns affirment que les statuts politiques de Césaire et Senghor ont influé sur leur notoriété littéraire et donc fait ombrage au Guyanais. Peut-être. Mais ce serait prêter aux universitaires des partis pris qui, par définition, n'ont rien à voir avec leurs préoccupations, même si nous savons bien que les universitaires ont, comme tout un chacun, leurs préjugés. Un étudiant, un chercheur qui ne bénéficie pas d'une bourse « fléchée » (disons politique) consacre-t-il son énergie et son temps à l'œuvre d'un écrivain au seul motif que celui-ci est maire ou président ? Damas a eu, comme Césaire et Senghor, les mêmes opportunités mais il n'en a pas tiré profit autant que les autres. Tous les trois, venus en France pour étudier, le martiniquais et le sénégalais ont fréquenté avec les résultats que l'on sait les amphithéâtres de la Sorbonne et en sont partis agrégés, tandis que le guyanais semble avoir été plutôt régulier aux bistrots (dont « La Cabane Cubaine » mentionnée dans ses textes) ; d'où cette remarquable connaissance des alcools et des danses dont témoigne *Black-Label*. Il a eu l'opportunité de jouer les premiers rôles avec son mandat de député de la Guyane de 1948 à 1951, à la suite de la mort accidentelle de Jadfard, dont il était le suppléant¹. Cependant l'aventure a tourné court au bout de trois ans, ses compatriotes guyanais ne lui ayant pas renouvelé leur confiance en 1951, alors que Césaire a été réélu député pen-

1 Contrairement à l'opinion répandue, la succession de Jadfard s'est faite par élection, le 4 janvier 1948. Damas l'emporta face à Edouard Gaumont, soutenu par Gaston Monnerville, tous deux adversaires de Jadfard, à en croire Robert Vignon, préfet de la Guyane à cette époque. Le parti de Jadfard aurait sollicité ce fonctionnaire de l'État pour lui succéder, car il était un de ses amis ; mais à son refus, Damas se proposa. Robert Vignon raconte : « Je le savais très proche de Jadfard, bien que curieusement, ce dernier m'en ait très peu parlé. Il était poète, mais je connaissais assez peu son œuvre fort remarquable d'ailleurs, que je découvris peu après. En quelque sorte, Damas était le secrétaire du député, il le représentait pendant son absence, quoique Jadfard ne tenait pas particulièrement, me semble-t-il, à mettre son rôle en vedette (*Gran Man Baka*, p. 66).

dant 48 ans et maire de Fort-de-France pendant 56 ans ; quant à Senghor, il a été président du Sénégal depuis l'accession de son pays à l'indépendance et il l'est resté tant que la santé le lui permettait. Alors : à qui la faute ? Le mandat de maire, de député ou de président... relève des urnes. Damas en a eu l'opportunité, comme ses deux amis, mais il n'a pas su la saisir.

4. Mise en quarantaine par ses compatriotes.

Il apparaît avec plus ou moins d'évidence que de son vivant, en tout cas, Damas ne semble pas avoir reçu suffisamment de reconnaissance de ses compatriotes, à la hauteur de celle qui lui serait reconnue ailleurs. Le reproche qui lui est couramment (mais pas toujours ouvertement) est qu'il aurait choisi une carrière culturelle nationale et internationale à une époque où la Guyane avait besoin de toutes ses forces vives, mais aussi de proximité avec leurs élus.

Damas avait, paraît-il, de bonnes idées ; mais il était inefficace dans l'action, à en croire Robert Vignon, dans son ouvrage *Gran Man Baka*, une sorte de mémoire d'un haut fonctionnaire de l'État, ancien préfet de Guyane. Il épingle le comportement du député dans quelques passages. Par exemple : face au coût élevé des dépenses de l'administration, les parlementaires avaient suggéré, en 1947, un « changement de régime administratif » comme solution. On sait que ce système avait été dénoncé avec vigueur dans *Retour de Guyane*, et c'est tout à fait naturellement qu'on peut bien imaginer l'adversaire de la départementalisation, une fois député, s'y attaquer. Il le fit, en effet. Mais écoutons Robert Vignon : « Le député Léon Damas déposa le 20 juillet 1950 un projet de loi dans ce sens. Il ne vint jamais en discuter » (Vignon, p. 289). Autrement dit, le projet n'a jamais été débattu. Et le *statu quo*, contre lequel Damas lutte dans ses écrits poétiques et son essai, a été maintenu. Un péché par absence, par omission, dirait-on ! La suite du texte de Vignon en donne une explication : « je pense que la fantaisie qu'il mettait dans sa vie privée à Cayenne se manifestait aussi, à Paris, dans sa vie officielle. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, les Guyanais cessèrent de le prendre au sérieux, en tant qu'homme politique et il n'obtint, sous cet angle, que peu de considération des milieux ministériels. Ses interventions avaient donc peu d'efficacité. Il s'effondra le 17 juin 1951, puisqu'il n'obtint que 725 voix contre Gaumont alors qu'il en totalisait 3 847 trois ans et demi plus tôt » (Vignon, p. 294). Dans ces conditions, il serait donc totalement injuste d'attribuer la responsabilité de son échec à quelqu'un d'autre, sinon à Damas lui-même.

Robert Vignon souligne le décalage entre le poète et l'homme : « Il était champion de la négritude mais lui qui avait écrit : Nous les gueux/ Nous les peu (...) n'eut jamais une parole qui fit paraître un soupçon de racisme. Pas plus que lui qui accusa les prêtres de « couper leur sexe aux nègres pour en faire des cierges dans leurs églises » n'eut jamais la moindre attaque contre le clergé catholique, à ce moment-là, solide épine dorsale du pays » (p. 254).

Pour Robert Vignon c'est surtout le comportement de Damas qui l'a coupé de ses compatriotes :

« il avait vécu une vie de bohème et il continua à la vivre en étant député, ce qu'admirent très mal les Guyanais qui, surtout à cette époque avaient une conception de vie bourgeoise, très respectueuse des conventions sociales. L.-G. Damas épousa une

ravissante martiniquaise, fille d'un de ses anciens professeurs, professeur elle-même, je crois. Mais le mariage ne l'assagit point et il continua à vivre avec une certaine fantaisie » (*Grand Man Baka*, p. 255).

Pour le poète guyanais, Élie Stephenson, Damas n'avait pas d'ambition personnelle :

« Mais la mise en quarantaine de Damas tient en grande partie, également, à la trame même de sa vie. Damas ne s'est jamais soucié de « son œuvre », il ne s'est jamais inquiété de « bâtir le monument de sa gloire ». Il n'a pas fait de carrière politique et sociale et littéraire ». Il a manqué à l'évidence, dans un monde médiatique, de ce soutien logistique qui façonne peu ou prou la conscience collective et individuelle.

En réalité, il ne cherchait pas à être quelqu'un. Il ne cherchait pas à devenir un nom. Il ne cherchait pas à être représentatif de quoi que ce soit. En résumé il n'a jamais cessé d'être ce qu'il était : un rebelle, dans un perpétuel marronnage. Et qu'est-ce qu'un nègre-marron ? si non un combattant itinérant. (...) C'est un nègre sans masque blanc qui ne veut pas faire sien le Français de France, qui dit merde et menace de vous mettre la main au collet ». (Revue *Mawon*, p. 93.)

5. La privatisation par ses héritiers et le discours convenu.

Cependant, un observateur avisé s'apercevra sans peine que les déclarations pour une reconnaissance universelle du poète sont en décalage avec une forte tendance à la privatisation de l'écrivain et à l'exclusion de tout discours exogène et critique sur lui. Certes, il y a ça et là des marques de reconnaissance du poète, mais nous restons persuadés qu'il manque ce qui devrait intéresser un écrivain : la critique de ses œuvres, et non pas la glose sur ses idées dans une perspective monosémique, celui du discours politiquement correct. Que les œuvres soient lues, discutées, étudiées, chahutées aussi sans tabous, mais dans les règles de l'art, en un mot : critiquées. Il faudrait sortir des superlatifs qui anesthésient la pensée, du culte presque religieux que certains écrits vouent à Damas, des écrits qui ressassent « la rage de Damas » (terme de Jean Small, dans colloque « Damas »), « l'engagement de Damas », « Damas le rebelle », « Damas le plus nègre de la négritude »... et accepter d'autres lectures du texte y compris celles qui mettent en lumière les incohérences de l'homme et de son œuvre ; admettre, comme l'a fait Michèle Clotilde, pourtant apparentée au poète : « ce n'est pas parce qu'il est mon frère que je dois tout lui excuser ; reconnaître ses erreurs, c'est reconnaître son humanité » (Actes du Colloque *L.-G. Damas un homme, un nègre en quête de l'universel*, p. 44). Damas est être humain et comme tel, il est à lire avec ses grandeurs et ses misères, ses principes et ses ambiguïtés. Michèle Clotilde s'appuie sur la poésie pour montrer que sa vision de la femme n'est pas du tout digne d'éloges. Damas a un côté machiste, sadique et antiféministe, malgré ses grands chants d'amour. La femme, à ses yeux est un objet sexuel, juste bonne pour la cuisine, les hommes pour les affaires politiques. Qui l'eût cru ? Mais qui aurait pensé un Diderot ou un Voltaire, chantres des lumières, profondément antiféministes pour qui la femme « est faite pour plaire et pour être subjuguée » ? simplement parce qu'« Il y a toujours un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sublimes et de notre tendresse la plus épurée » (Lettre de Diderot à Damilaville, 1760). D'autres pistes devraient être explorées : les perspectives psychanalytiques (l'absence de père, ses relations douloureuses avec la femme en général dans toute la trajectoire de Damas y incite), les perspectives comparatives orientées vers les relations entre

Damas et le Brésil par exemple, comme le suggère Lilian Pestre de Almeida dans le même document, la réception de son œuvre (voie d'Antonella Emina), l'approche lexicologique (la nôtre ici) et beaucoup d'autres devraient bien trouver leur place et orienter vers une plus large connaissance de l'homme et de son œuvre. Accepter cette ouverture indispensable à la vie d'une œuvre, c'est sans doute aussi comprendre que les critiques de toutes tendances et les universitaires ne sont pas des « sectateurs endimanchés ou (des) docteurs de la kabbale » qui parlent de Damas dans « des soucis de carrière ou des raisons alimentaires » ou pour « étaler leur science » (Tandundu, *Actes du colloque Damas*, 1998, p. 6), ni des « charlatan(s) ou « beaux(x) parleur(s) sur la vie privée de Damas » (Rézaire, *id.*, p. 86).

6. La conspiration du silence (*Black-Label*, p. 29).

L'expression signifie pour l'auteur de *Pigments* une période où un écrivain se tait à dessein, cesse de publier à telle enseigne que le silence devient préjudiciable, conspirateur. En l'état actuel des connaissances, ce poète n'a pas écrit tant que cela !

GENRE	PUBLIÉ	NON PUBLIÉ
Poésie : 1	<i>Pigments</i> 1937, 1962	1 Dernière Escale (<i>Névralgies</i> ²)
2	<i>Poèmes nègres...</i> 1948	
3	<i>Graffiti</i> 1952	
4	<i>Black-Label</i> 1956	
5	<i>Névralgies</i> 1966	
Conte : 6	<i>Veillées Noires</i> 1943	2 La moisson des trois domaines (<i>Névralgies</i>) 3 Anansi & C° (<i>Poètes d'expression...</i>)
Roman :	-	4 Reportage (More M, p. 705)
Anthologie : 7	<i>Poètes d'expression...</i> 1947	5 De la littérature négrière à la négritude (<i>Pigments</i>)
Essai :	-	6 Les colonies devant la paix (<i>Poètes...</i>)
Reportage : 8	<i>Retour de Guyane</i> 1938	7 Escales en couleur (<i>ibid.</i>)
Biographie :	-	8 Langston Hughes (<i>Névralgies</i> et <i>Revue Afrique</i> , Dakar, n°16, sept. 1962, p.59) 9 Masque Africain (<i>Poètes...</i>)
Traduction :	-	10 Herskowitz M, <i>Life in Haitian Valley (Afrique)</i>
Témoignage :	-	11 Misère noire (<i>Poètes...</i>)

Si nous nous en tenons à ce tableau, nous dirons que l'œuvre de Damas comprend dix-neuf ouvrages dont dix, nous sont encore inconnus et ne contribuent point à faire connaître leur auteur.

2 Nous mettons entre parenthèses le livre où l'inédit est annoncé, au verso du faux titre.

Ce silence voulu, en plus du silence imposé dont nous avons parlé plus haut, Damas l'appelle « la conspiration du silence autour de lui-même et par lui-même admise » (*Black-Label*, p. 29).

Damas a publié huit ouvrages, entre 1937 et 1966. *Pigments*, le livre, considéré comme subversif, était longtemps mis sous éteignoir en France, alors qu'il venait d'être traduit en baoulé (un dialecte ivoirien) peu de temps après sa parution (Kesteloot, *Les Écrivains noirs...* p. 128, note). Quant à *Retour de Guyane*, il fut introuvable jusqu'à sa réédition en 2003. En un mot, pendant vingt-neuf ans (1937-1966) sur huit livres publiés alors, six seulement pouvaient atteindre le public. *Veillées noires*, *Poètes d'expression française*, *Poèmes nègres sur des airs africains*, *Graffiti*, *Black-Label* et *Névralgies* qui reprend intégralement tous les poèmes de *Graffiti*. Or, nous savons que Léon Damas n'est pas le créateur de *Poèmes nègres...* il n'en est que le collecteur, l'adaptateur, le traducteur ; de même dans *Poètes d'expression française* qui est une anthologie. Damas est plus collecteur que créateur ; seuls l'introduction de cet ouvrage et le fragment de *Black-Label* qui s'y trouve (p. 180-187) peuvent intéresser le chercheur. Par conséquent sur les cinq livres de Damas qui circulaient librement, quatre seulement appartiennent entièrement à ce poète : *Veillées noires*, *Graffiti*, *Black-Label* et *Névralgies*. Sachant que *Veillées noires*, selon les éditions Stock, est resté longtemps épuisé, que *Graffiti* est presque passé inaperçu, avant d'être définitivement épuisé, sachant encore que pendant presque un quart de siècle son œuvre s'est vue amputée de deux textes importants : *Pigments*, le « Serment de Strasbourg de la Négritude » (Ngandu, p. 1) et *Retour de Guyane*, que restait-il de disponible aux lecteurs ? Deux recueils – *Black-Label* et *Névralgies* – sur dix-neuf textes (huit publiés et onze annoncés). C'est insuffisant en quantité et en variété, en tout cas par rapport à l'œuvre d'un Césaire ou d'un Senghor!

Toutes ces hypothèses, plus ou moins solides, sont extra-littéraires et n'apportent que peu d'éclairage à la connaissance de l'œuvre. Et peut-être bien que se demander en permanence, depuis plus d'un demi-siècle, pourquoi les universitaires et les critiques s'intéressent peu à Damas est devenu une fausse question. Sans doute aurait-on aimé trouver autant de thèses d'ouvrages critiques sur le guyanais que sur le sénégalais et le martiniquais. Mais si on apprenait à lire Damas d'abord comme un poète parmi tant d'autres, déchargeant ainsi la lecture de toute la mystification historique de « fondateur de la Négritude », peut-être découvrirait-on dans l'œuvre même d'autres explications. Nous avons choisi, nous, de nous intéresser au vocabulaire.